

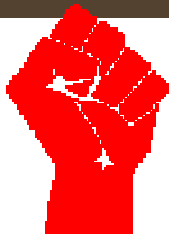


Qui fera la  
révolution?

Che Guevara —  
un modèle pour les  
anticapitalistes ?

Romain Szencinski  
Et Claude Meunier

2€



***Socialisme International***

*Il n'est pas de sauveur suprême:  
Ni Dieu, ni César, ni tribun.  
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes:  
Décrétons le Salut Commun.  
Pour que les voleurs rendent gorge,  
Pour tirer l'esprit du cachot,  
Soufflons nous-mêmes notre forge!  
Battons le fer quand il est chaud!*

L'internationale

# *No more heroes ?*

## Che Guevara

### et l'anticapitalisme aujourd'hui

Encore aujourd'hui, Ernesto "Che" Guevara a beaucoup pour attirer les anticapitalistes. Il apparaît tout d'abord, et même ses ennemis le reconnaissent, comme un homme intègre qui a tout sacrifié pour ses idées révolutionnaires. Comme celui qui a été au bout de lui-même pour lutter pour une cause qui lui apparaissait juste. Comme celui qui écrivit en 1965, dans sa lettre d'adieu à Fidel Castro : "Dans une révolution on triomphe ou on meurt".

Surtout, il est celui qui aurait pu finir sa vie comme un haut dignitaire à Cuba, mais n'a pas hésité à repartir sur le chemin de la guérilla au Congo puis en Bolivie. Il est celui qui a résisté aux compromissions auxquelles l'aurait inévitablement mené son appartenance au régime castroïste. Sa mort a fait naître le mythe du "Che" car elle semble l'avoir lavé des échecs des régimes dits communistes et tout particulièrement de celui du gouvernement de Cuba.

Mais que pouvons-nous apprendre de l'expérience de Guevara pour se battre, au XXIème siècle, contre le capitalisme ?

Le cœur même de la vision de Karl Marx est contenu dans la phrase « *l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre*

*des travailleurs eux-mêmes* », et les paroles de l'Internationale reprennent cette idée : « *Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu ni César ni Tribun / Producteurs, sauvons nous nous-mêmes !* ». Le travail des révolutionnaires doit être de tout faire pour que les travailleurs ordinaires ne subissent plus les changements politiques et économiques, mais deviennent acteurs, sujets de l'histoire. Ceci dans les plus quotidiennes des luttes - grèves, campagnes, résistances - et à plus long terme dans le plus ambitieux des combats : la prise de pouvoir et le renversement de la dictature du profit.

Comment se fait-il que le héros quasiment incontesté des jeunes révoltés aujourd'hui - Che Guevara - qui ne mettait pas l'auto-émancipation des travailleurs au centre de ses idées ait pourtant conservé le prestige révolutionnaire que d'autres figures comme Mao ou Castro ont perdu ?

Les autres figures historiques qui se réclamaient du marxisme ont eu un tout autre sort. Staline et Mao, utilisant le vocabulaire du marxisme, ont mené une révolution industrielle dans leurs pays au mépris absolu des droits humains les plus élémentaires et des intérêts les plus minimes des travailleurs. La quasi-totalité de la gauche a fini par rejeter leur héritage. Pour sa part, Fidel Castro a pu garder une certaine réputation de libérateur à cause de la résistance de son pays contre l'impérialisme américain. Pourtant, les travailleurs cubains ne contrôlent absolument pas leur pays, qui n'a de socialiste que le nom.

Mais Guevara, qui a participé à la mise en place de l'Etat

castriste, a décidé par la suite de partir soutenir ou fonder des résistances ailleurs. Il a critiqué l'URSS là où Castro se refusait à le faire. Il est redevenu dissident, sans rompre avec les idées staliniennes du Parti communiste Cubain. Et il est mort dans un combat désespéré mais courageux, pour devenir le symbole de tous ceux qui ont la rage contre le capitalisme et l'impérialisme.

Si la détermination et la colère qui caractérisaient Guevara doivent être les nôtres, dans ce monde de guerres, famines et oppressions, cela ne peut nous empêcher d'examiner, la tête froide, sa carrière politique. Et avant tout son attitude envers l'idée centrale du marxisme, que personne ne peut faire la révolution à la place des organisations de masse des travailleurs ordinaires.

Car Guevara, malgré toutes ses qualités, restait attaché à l'idée que les révolutionnaires font la révolution - si nécessaire avec une poignée de guérilleros. Les masses suivront derrière, a-t-il pensé. Dans le contexte du stalinisme ultra-dominant de l'époque, lorsque les révolutionnaires anti-staliniens représentaient une infime minorité complètement marginalisée, on peut trouver beaucoup d'excuses à la faiblesse théorique du guevarisme. Aujourd'hui nous n'avons pas ces excuses.

John Mullen juillet 2008

# Le guévarisme peut-il nous servir de modèle ?

**Les grandes étapes de la vie** de Che Guevara sont connues et font partie de sa légende : tour de l'Amérique latine en moto, héros de la révolution cubaine au côté de Castro, puis, laissant un poste confortable de dirigeant à Cuba, engagement dans la lutte armée au Congo puis en Bolivie où il sera finalement arrêté et abattu. Chacun sait combien son exemple, internationaliste et anti-impérialiste, est répandu aujourd'hui encore, en Amérique latine, mais aussi parmi la jeunesse de nombreux autres pays.

A l'occasion du quarantième anniversaire de sa mort en octobre 2007, deux tendances sont apparues dans le traitement de son souvenir. La première, menée par la presse bourgeoise, vise à salir sa légende en le faisant passer pour un sanguinaire chef révolutionnaire. La seconde, en réaction, menée notamment par la Ligue communiste

révolutionnaire en France, idéalise le modèle qu'il incarne et utilise son image populaire pour rallier la jeunesse radicalisée autour d'un « socialisme du XXIème siècle » qu'il pourrait inspirer. Ainsi, le nouveau parti anticapitaliste voulu par la majorité de la LCR sera selon certaines versions d'inspiration « mi-guévariste, mi-libertaire ».

A Socialisme International, nous nous inscrivons en faux contre ceux qui veulent salir son image - extrêmement populaire donc potentiellement dangereuse - de révolutionnaire et, avant tout, l'image même de la révolution. En revanche, nous affirmons qu'il est absolument nécessaire de tirer un bilan politique de son action et non pas de l'idéaliser.

## **Jeunesse**

**Ernesto Guevara est né** en 1928 dans la petite bourgeoisie argentine. Son père est constructeur civil et sa mère est issue d'un milieu aisé, pétrie de culture européenne. Toutefois, la famille Guevara du fait de l'engagement politique des parents se trouvera plusieurs fois au bord de la

précarité.

Dès l'enfance, Guevara se trouve au contact d'expériences militantes importantes : son père est anti-franquiste puis anti-nazi militant. En 1937 il organise dans sa ville un comité de soutien à la République espagnole et plus tard un comité anti-nazi dans la région. Sa mère sera par la suite une opposante virulente au dirigeant argentin Juan Perón. Les discussions politiques sont légion dans le foyer du jeune Guevara :

*« Il est probable que le gamin déjà sensibilisé au combat des « bons » contre les « méchants » par les prises de positions familiales a dû être séduit par le côté un peu clandestin de contre-espionnage d'aventure des opérations menées par son père » (1).*

Son milieu familial lui permet toutefois de mener une vie confortable qui tranche avec l'ascèse dont il fera preuve plus tard pendant les années de guérilla. Il lui serait même donné d'entreprendre des études supérieures ; il choisit la



médecine, sans doute parce qu'il souffre depuis l'enfance de crises d'asthme assez violentes.

Quand il part découvrir l'Argentine profonde puis l'Amérique latine, lors de ses grands voyages à partir de 1950, son engagement et ses idées politiques sont encore embryonnaires. A Buenos Aires, il n'a participé que de loin aux mouvements étudiants contre Perón et il n'a pas encore étudié le marxisme bien qu'il fréquente depuis 1947 une étudiante membre de la Jeunesse communiste argentine, qui restera une amie très chère, Berta Gilda Infante.

## Formation politique

**Ces voyages sont importants** dans la formation politique de Guevara, puisqu'au terme d'une maturation progressive, il décidera de ne pas revenir en Argentine pour s'engager auprès de Castro.

Les rencontres qu'il fera lors de ces voyages – mendiants, journaliers agricoles, mineurs, malades pauvres des léproseries – forgeront tout d'abord une conscience de classe. Il

écrit dans son journal à propos d'un mineur communiste qui a été emprisonné pour avoir voulu former un syndicat :

*« Dans son parler simple et expressif, il raconta ses trois mois de prison, sa femme affamée qui l'avait suivi avec une loyauté exemplaire, ses enfants laissés chez un voisin compatissant, son errance infructueuse en quête et ses compagnons mystérieusement disparus dont on disait qu'ils avaient été jetés à la mer. Ce couple transi et blotti dans la nuit du désert était la vive représentation du prolétariat de n'importe quelle partie du monde. Ils n'avaient pas la moindre couverture pour se protéger et nous leur avons donné l'une des nôtres, nous enveloppant tant bien que mal, Alberto et moi, dans celle qui restait. C'est l'une fois où j'ai le plus souffert du froid mais aussi où je me suis le plus senti en fraternité avec les hommes » (2).*

Au fur à mesure des rencontres et des expériences de voyages, son attirance pour les idées communistes – c'est-à-dire, à l'époque, profondément marquées par le stali-

nisme – se confirment. Cette attirance était au début intuitive puis elle devient de plus en plus évidente, comme le montre cette lettre qu'il écrit à sa tante en décembre 1953 :  
*« J'ai eu l'occasion de passer devant des domaines de l'United Fruit [multinationale US qui exploite les terres agricoles d'Amérique latine et pour les intérêts de qui les Etats-Unis interviendront à plusieurs reprises pour renverser les gouvernements démocratiques]. J'ai juré devant une image du vieux et regretté camarade Staline de ne pas prendre de repos tant que ne seront pas annihilés ces poulpes capitalistes. Au Guatemala je me perfectionnerai et obtiendrai ce qui me manque pour être un révolutionnaire authentique » (3).*

C'est au Guatemala en effet, que Guevara commence véritablement à étudier le marxisme, notamment au contact de Hilda Gadea. C'est une réfugiée péruvienne qui profite de l'asile offert par le gouvernement du président Arbenz, et plus tard la première femme de Guevara. C'est elle qui rapporte les lectures théoriques qu'ils partageaient :

« Nous avons déjà lu tous deux les romans précurseurs de la révolution russe Tolstoï, Gorki, Dostoïevski, les Mémoires d'un révolutionnaire de Kropotkine. Par la suite, nos sujets habituels de discussion portaient sur *Que faire ?* et l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme de Lénine, L'Anti-Dühring, le Manifeste communiste, L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat *et autres travaux de Marx et Engels*, et aussi Du socialisme utopique au socialisme scientifique d'Engels, ainsi que le *Capital de Marx*, avec lequel j'étais plus familiarisée en raison de mes études d'économie » (4).

Le marxisme de Guevara est toutefois très imprégné de cette vision stalinienne qui était majoritaire à l'époque. Nous sommes, il est vrai, dans les années d'après-guerre et à cette période, les illusions des travailleurs dans les régimes de type 'soviétique' sont encore grandes. Emancipation socialiste semble rimer avec libération du pays par les chars russes. En effet, l'armée rouge a écrasé les nazis et leurs satellites dans la moitié de l'Europe ; elle a pu être perçue au moins dans un premier temps comme des libé-

rateurs. Partout dans le monde les partis staliniens ont gagné grâce à la lutte anti-nazie une légitimité aveuglante.

Par la suite, dans le contexte de la guerre froide, Staline apparaît comme l'opposant principal à l'impérialisme US, masquant ainsi pour beaucoup de gens qu'il s'agissait d'une lutte entre deux impérialismes. En réalité, dans de nombreux pays dominés comme c'est encore le cas en Amérique latine, les partis communistes ne proposent plus qu'une collaboration avec les capitalistes locaux contre l'impérialisme. Ceci implique une certaine vision du communisme à l'opposé de l'auto-émancipation des travailleurs. Le socialisme est imposé par le haut et non par en-bas par la lutte des travailleurs, qui sont réduits dans le meilleur des cas à une force d'appui. L'idéalisme de Guevara, qui prend le parti des plus opprimés mais ne s'identifie pas à ceux qui ont le pouvoir de renverser la domination capitaliste, est donc tout à fait compatible avec le stalinisme.

Sur les aspects militants aussi, le Guatemala d'Arbenz est

un tournant, puisque pour la première fois Che Guevara se range ouvertement du côté des communistes, lui qui tenait jusqu'alors avant tout à son indépendance : « *J'ai pris délibérément position en faveur du gouvernement guatémaltèque et, dans ce cadre, au sein du groupe PGT qui est communiste* », écrit-il à sa famille. (5) Ce changement s'explique sans doute par le fait que le Parti communiste argentin collaborait au régime péroniste, ce qui faisait fuir plus d'un révolté, tandis que les communistes guatémaltèques s'engagent contre le renversement d'un gouvernement de gauche par les Etats-Unis.

Malgré ces évolutions survenues au cours de ces voyages – cette « entrée en marxisme » comme écrit Pierre Kalfon –, sa conscience sud-américaine reste fondamentale. Une fois encore ce sont ses lettres à sa famille qui témoignent de ses positions idéologiques. A sa mère qui cherche à le ranger de ses errances perpétuelles, il répond : « *Je suis sûr [...] que l'Amérique sera le théâtre de mes aventures dans un sens beaucoup plus important que je ne l'aurai cru. [...] Je me sens plus américain que n'importe quoi au*

*monde* » (6). Ce sentiment d'appartenance se traduit idéologiquement par le fait qu'il pense que l'origine de la misère des populations qu'il croise lors de ses voyages est la mainmise par des multinationales nord-américaines sur l'économie des pays du Sud. A cet égard, Guevara se rapproche des nationalistes sud-américains pour qui si les Boliviens, les Péruviens ou les Chiliens pouvaient exploiter leurs richesses à leur profit, la situation des habitants de ces pays s'améliorerait immédiatement.

## **Rencontre avec Castro**

**C'est au Guatemala également** que Guevara est présenté à Fidel Castro et à ses compagnons en exil. Cette rencontre sera bien sûr décisive puisqu'elle entraînera l'expérience politique la plus importante du révolutionnaire et sur laquelle nous fondons l'essentiel de ce bilan politique : la participation à la révolution cubaine de 1959.

Le projet de Castro à l'époque est un projet de libération nationale doublée de justice sociale. Il ne vise pas l'instauration d'une société socialiste. Il s'oppose même à la référé-

rence au socialisme dans le programme de son mouvement, en partie pour des raisons tactiques mais aussi parce que cette auto-limitation de la révolution cubaine correspondait à ses propres idées politiques. De la même façon, Castro est tout-à-fait prêt pendant la guerre de libération à accepter des compromis sur les revendications concrètes comme la réforme agraire. Ce ne sera pas le cas de Guevara, mais dans tous les cas de figure le Che restera fidèle à son mentor. Ce n'est que plusieurs années après sa prise de pouvoir que Castro dira que la révolution qu'il a menée était socialiste. Comme ses prédécesseurs José Martí ou Simon Bolivar, Castro veut libérer le pays du joug de la domination étrangère et en l'occurrence faire tomber la dictature de Fulgencio Batista ouvertement inféodée à l'impérialisme américain.

Le théoricien marxiste Tony Cliff, dans son article intitulé *La révolution permanente déviée*, a montré cet aspect à travers les interviews de l'époque :

*« Dès le départ, le programme castriste n'allait pas au-delà de la perspective de réformes libérales acceptables*



*pour les classes moyennes. Dans un article du magazine Coronet de février 1958, Castro déclarait qu'il n'avait pas l'intention d'exproprier ou de nationaliser les investissements étrangers : "J'en suis venu personnellement à considérer les nationalisations comme, au mieux, un instrument encombrant. Elles ne semblent pas renforcer réellement l'Etat, alors qu'elles affaiblissent l'entreprise privée. Et, plus important encore, toute tentative de nationaliser globalement mettrait en difficulté l'élément principal de notre programme économique - l'industrialisation au rythme le plus rapide possible. C'est la raison pour laquelle les investissements étrangers seront toujours les bienvenus et seront toujours ici en totale sécurité".*

*En mai 1958, il assurait à son biographe, Dubois : "Le Mouvement du 26 Juillet n'a jamais parlé de socialiser ou de nationaliser les industries. Il n'y a là qu'une peur stupide de notre révolution. Nous avons proclamé dès le premier jour que nous luttons pour faire respecter la constitution de 1940, dont les règles établissent des garanties, des droits et des obligations pour tous les éléments qui*

*prennent part à la production. Ceux-ci comprennent la liberté pour les entreprises et le capital investi, en même temps que nombre d'autres droits économiques, civils et politiques."*

*Dès le 2 mai 1959, Castro déclarait au Conseil Economique de l'Organisation des Etats Américains à Buenos Aires: "Nous ne sommes pas opposés à l'investissement privé... Nous croyons à l'utilité, à l'expérience et à l'enthousiasme des investisseurs privés... Les sociétés comportant des investissements internationaux auront les mêmes garanties et les mêmes droits que les firmes nationales". » (7)*

Par ailleurs, Pierre Kalfon rapporte dans sa biographie de Guevara que celui-ci ne savait pas jusqu'au dernier moment si, lors d'une interview qu'il donnait à un journaliste américain depuis la Sierra Maestra en 1957, Castro affirmerait que la guérilla était anti-impérialiste. La réponse sera positive, mais cette interrogation de Guevara sur une question aussi importante révèle le flou du programme po-

litique du mouvement du 26 juillet.

## La victoire de la guérilla à Cuba

**Si le programme politique** est encore flou, la démarche est très claire pour Castro. Il s'agit de prendre le pouvoir militairement en partant des campagnes – ou plus précisément des régions montagneuses peu peuplées – pour enfin défaire le gouvernement dans les villes. Dans ces débats avec les cadres du mouvement, Castro n'aura de cesse de répéter en évoquant la répartition des moyens militants mobilisables : « *Rien pour les villes, tout pour la montagne* ».

Che Guevara partage ce point de vue quand il affirme que « *Les campesinos, avec une armée formée de leurs semblables et luttant pour des objectifs qui leur sont propres, essentiellement une juste distribution des terres, viendront du pays profond pour prendre les villes... Cette armée, créée dans les campagnes, où mûrissent les conditions subjectives de la prise du pouvoir, s'emploiera à conqué-*

*rir les villes de l'extérieur » (8).*

Et de fait, les partisans du mouvement habitant dans les villes sacrifieront leurs moyens pour aider la guérilla à l'emporter, par leur soutien logistique et les renforts qu'ils apporteront au fur et à mesure. *« Cette question de l'approvisionnement en armes a été soulevée à maintes reprises par Castro lui-même qui dans une lettre à Célia Sanchez [membre du mouvement du 26 juillet établissant le lien entre la guérilla et les villes] s'est plaint dès le mois d'août de n'avoir comme armes et comme munitions que celles qui, pour la plupart, avaient été prises à l'ennemi. Carlos Franqui qui cite ce document [Carlos Franqui, Journal de la révolution cubaine] précise toutefois : « Sur les deux cent armes que comptaient approximativement l'armée de la Sierra à cette époque, plus de cent, dont les mitrailleuses, avaient été envoyées par le Mouvement de Santiago et de La Havane » (9).*

La guérilla sera également aidée durant ses deux années

de lutte par les paysans pauvres qui la ravitailleront souvent et l'informeront sur les mouvements de l'armée régulière. Malgré un soutien venu des villes et une sympathie réelle des paysans, les combattants ne rallient pas les masses urbaines parmi ces soutiens.

La guérilla est composée au départ d'intellectuels petits-bourgeois qui veulent rendre une indépendance politique à leur pays par rapport aux USA et leurs multinationales omniprésentes. Leur combat trouve un écho dans une large couche de la population qui vit difficilement la dictature de Batista.

Les paysans sont souvent très pauvres car les meilleures terres sont confisquées par les compagnies étasuniennes comme la United Fruit. La victoire de la guérilla leur donnerait la perspective d'une réforme agraire qu'ils appellent de leurs vœux. Cette revendication sera d'ailleurs appliquée par les guérilleros avant même leur victoire finale, au fur et à mesure qu'ils se rendent maîtres de territoires.

Les ouvriers des villes sont quasiment absents de la gué-

rilla : les seuls qui y participeront sont des militants du mouvement du 26 juillet qui sont envoyés dans la guérilla pour échapper aux menaces qui pèsent sur eux en ville. Les masses dans les villes ne soutiennent pas les guérilleros ; c'est ce que constatera avec amertume Castro lors du cuisant échec de son appel à la grève générale lancé le 9 avril 1958.

Pourtant, la participation des habitants des villes sera décisive dans la victoire contre Batista, dès que la lutte de la guérilla s'étend à la plaine puis aux cités. Lors de la bataille de Santa Clara, notamment, Guevara s'appuie sur la population pour pallier le sous-nombre des rebelles face à l'armée régulière. Guevara se sert en effet de la radio pour appeler la population à dresser des barricades pour stopper l'avancée des chars de l'armée de Batista..

Plus généralement, les victoires de la guérilla, assez spectaculaires, donne confiance au peuple pour espérer un renversement de la dictature. A partir de la victoire de Santa Clara, les masses s'identifieront au combat des rebelles,

d'autant mieux que Castro a pris soin de ménager les susceptibilités d'un spectre large de courants politiques dans ses discours et son programme.

Une fraction de la bourgeoisie cubaine souhaite aussi la chute de Batista. Elle espère être mieux lotie lors de la redistribution des cartes que permettrait un nouveau régime ; le régime de Batista bénéficiait beaucoup à son clan et ses soutiens étatsuniens à un point parfois grotesque : ainsi du revenu des parcmètres de la Havane qui va directement dans les poches de sa femme.

Le gouvernement de Batista tombe essentiellement parce qu'il n'y a presque personne dans la population qui choisisse de se battre pour le défendre, y compris chez les soldats de l'armée régulière qui sont démotivés au fur à mesure des victoires de la guérilla et qui perdent confiance en observant la détermination des guérilleros. A quoi bon risquer sa vie pour maintenir en place un régime où une poignée de dirigeants profitent du pouvoir pour s'enrichir personnellement ? La victoire militaire n'aurait pas été

possible sans la défection de nombreux soldats de Batista et celle-ci s'explique par le rejet quasi général de la population cubaine envers ce dirigeant.

Au fur et à mesure que le régime de Batista s'enfonce dans une crise politique profonde, les Etats-Unis prennent également leur distance avec le dictateur. Des contacts sont même pris entre Castro et la C.I.A. Encore une fois, Guevara se méfie de l'opportunisme de Castro, mais continue à lui vouer une fidélité sans faille, convaincu que la clé de la réussite de la révolution n'est pas politique, mais militaire.

Il s'agit donc d'une révolution menée par des intellectuels de la petite bourgeoisie avec le soutien, *in extremis*, d'une majorité des paysans, des ouvriers et d'une fraction de la bourgeoisie nationale non pas pour un projet de société précis mais contre Batista. L'explication essentielle de la victoire des guérilleros est l'effondrement soudain de la dictature face à la lutte déterminée mais extrêmement minoritaire de quelques milliers de combattants. Malgré les efforts de Guevara, qui donnait des cours de formation po-



litique quand il n'accomplissait pas ses fonctions de médecin et – lors de la phase finale – de commandant militaire, ce ne fut pas une armée révolutionnaire au sens politique du terme. Le nouveau pouvoir aurait d'ailleurs bien pu échapper aux guérilleros sans l'habileté politique de Castro et son don pour la mise en scène et la fabrication de héros : lui-même et Guevara, dans la lignée de José Martí ou Maceo, les grands héros historiques de Cuba.

Toujours est-il que le 31 décembre 1958, Batista fuit le pays sans mener un dernier combat pour La Havane et se réfugie chez son voisin et ami dictateur dominicain Rafael Trujillo. Le 3 janvier 1959, une colonne de la guérilla dirigée par Camilo Cienfuegos (que Castro resté à l'Est du pays préférera à son supérieur hiérarchique Guevara) entre dans la capitale presque sans opposition.

### **Les guérilleros au pouvoir**

**Guevara pense qu'il est possible** de réussir la révolution pour le peuple, si quelques révolutionnaires aux commandes se mettent au travail sans relâche, si les mêmes chefs guérilleros qui ont souffert dans la Sierra Maestra ne cè-

dent pas au confort du pouvoir. Pour lui, cela dépend essentiellement du comportement des quelques dirigeants, de leurs concessions sur leur vie privée, de leur détermination. De fait, il se donnera corps et âme à sa cause et donc à son travail et fustigera ses collègues qui ne le suivent pas dans cette voie – tout comme il avait été impitoyable envers ceux de ses subordonnés qui faillirent à leur devoir pendant la période de lutte armée.

Il mène sa révolution de bonne foi, sans s'apercevoir que le peuple est totalement absent du pouvoir. En 1961, dans un article de l'organe officiel du mouvement M-26, *Revolucion*, il peut encore écrire « *Puisque nous sommes tous des ouvriers et que le pouvoir est entre les mains de la classe ouvrière, il serait normal que, tous, nous travaillions ensemble, au moins une fois par semaine, pour mieux nous intégrer, mieux nous comprendre.* »

Le prolétariat n'a pas mené cette révolution et se trouve ainsi naturellement exclu du pouvoir, contrairement à ce qu'affirme Guevara. Lors d'une conférence face à des étu-

dians enthousiastes de Montevideo en 1961, c'est ainsi qu'il décrit ce qu'il considère être un processus de prise de décision par le peuple, en vigueur à Cuba : « *Il y a des moments où la foule silencieuse est pendue aux lèvres de Fidel. Mais il y a d'autres fois où le peuple demande sa participation à la discussion collective : il crie, il danse quelquefois, il saute, il acclame, il démontre enfin de mille manières ses émotions, de sorte qu'au gouvernement nous savons ainsi ce qui est le mieux, ce qui intéresse le plus le peuple, ce qui lui plaît davantage, quelle est la route la plus juste qu'il faut suivre.* » (11)

Si le peuple avait eu le pouvoir à Cuba, ce n'est certainement pas en se contentant de danser lors des meetings de Fidel Castro qu'il aurait exercé son pouvoir mais en prenant collectivement les décisions, sous forme d'assemblées, sur tous les lieux de production, dans tous les quartiers et, par le biais de délégués, sur le plan national. Si le peuple avait eu le pouvoir, ces assemblées auraient élu des dirigeants révocables sur la base d'un programme politique discuté. Les modalités de la réforme agraire, pour re-

prendre une des premières mesures du nouveau régime - et sans doute la plus emblématique - auraient été longuement débattues au lieu d'être tranchées dans le secret de la chambre à coucher d'un Che Guevara alité, par une poignée de dirigeants qui s'en arrogent le droit.

La conception du parti est également édifiante et montre à quel point cette révolution est le contraire d'un socialisme par le bas. Il s'agit du parti unique (l'ORI puis le PURSC) qui est principalement la fusion du parti communiste (PSP) et du Mouvement du 26 juillet. Les membres du parti sont en effet sélectionnés et leur rôle est de montrer l'exemple des sacrifices révolutionnaires à accomplir pour faire triompher la révolution, comme par exemple se porter volontaire pour travailler aux récoltes le dimanche en plus du travail à l'usine toute la semaine. Les militants de ce parti en sont si peu maîtres que ce sont les dirigeants de la révolution qui expliquent ce qu'on attend des membres. Ainsi, en mars 1962, devant des cellules du parti - les «nucleos », « *Le Che leur demande en effet de ne pas sortir de leur rôle d'animateur politique, de ne pas se substi-*

*tuer à l'administration* » (12). Quelques jours plus tard, il se sent obligé d'expliquer à des ouvriers, lors d'une visite d'une usine textile, que ce n'est pas pour obtenir des privilèges particuliers qu'il faut espérer entrer au parti.

C'est de cette manière, par le haut, en imposant les décisions aux masses, sans leur contrôle, que sera menée la politique du gouvernement de Castro, dont Guevara est un des principaux dirigeants. De la politique économique et industrielle (doter le pays d'une industrie lourde le plus vite possible), à la coopération active avec le bloc soviétique, le peuple subira les orientations de ses dirigeants au gré des événements historiques (tentative d'invasion de la Baie des Cochons, embargo commerciale des Etats-Unis ...) jusqu'à la crise des fusées nucléaires soviétiques. La conception de Guevara de l'exercice du pouvoir par des révolutionnaires dévoués – ce qui était son cas – était le prolongement de sa conception de la lutte essentiellement militaire pour le pouvoir.

Contraire absolu du socialisme, la crise des missiles re-

flète bien la nature du régime cubain, car il s'agit du paroxysme des décisions prises par le haut. Castro demande - ou accepte - que l'URSS place sur son sol des missiles nucléaires afin de se protéger d'une invasion américaine. A la fin du mois d'octobre 1962, le monde est passé tout près d'une guerre atomique. Dans cette affaire, Castro a négocié en secret des accords militaires pouvant avoir des conséquences mortelles pour tout le peuple cubain, voire plus largement. S'il avait été consulté le peuple cubain aurait-il été d'accord pour prendre un risque aussi terrifiant ? Seul, la folie d'un chef sans contrôle peut aboutir à de telles aberrations. Pour finir, Castro est pris à son propre piège : les dirigeants russes négocient en secret avec le président américain Kennedy sans le consulter et retirent finalement leurs fusées du sol cubain. Castro et Guevara ne décolèrent pas d'avoir été ainsi mis à l'écart : c'est pourtant le modèle qu'ils appliquent à leur peuple au quotidien. Guevara était d'ailleurs au moins jusqu'à cette date beaucoup plus un admirateur que Castro du régime soviétique – mis à part des critiques sur la qualité des produits manufacturés importés par le régime cubain. Il s'est no-

tamment entouré au ministère de l'industrie de conseillers latino-américains membres des partis communistes progressistes.

## Disparition

**Au début de l'année 1965**, Guevara prend ses distances avec la politique cubaine et reconnaît de nombreuses erreurs, notamment l'alignement sur l'URSS, mais sa manière de quitter la vie politique cubaine, alors qu'il est le personnage le plus populaire du pays, donne sa vision - déplorable - de la direction de la révolution.

Au retour d'un long voyage, il décide de repartir mener une guérilla pour allumer d'autres feux contre l'impérialisme US. Il prend seul cette décision très importante, sans concertation, sans débat politique avec quiconque. Ce changement d'orientation politique primordial, il ne s'en explique pas au travers d'un texte qui aurait été discuté par les travailleurs, mais dans une lettre à Castro destinée à n'être lue qu'après sa mort ! [13] De fait, sa participation à la guérilla devant restée secrète, il disparaît littérale-

ment, inspirant ainsi les plus folles rumeurs : emprisonnement par Castro, mort à Saint-Domingue lors de l'attaque de l'île par les Etats-Unis...

Rien de tel pour semer le trouble, pour désorienter voire décourager le prolétariat que d'imaginer des intrigues de la sorte parmi les leaders les plus en vue.

L'illusion des « focos »

ou le dogme de la lutte armée

**Sa première tentative fut** la mise en place d'une guérilla en Argentine. Celle-ci fut rapidement détruite par l'armée. Après les quelques mois d'une autre tentative avortée de guérilla au Congo, et un intermède à Prague et à Cuba en qualité de clandestin, c'est enfin en Bolivie que Guevara décide de porter le fer contre l'impérialisme. En effet, son analyse est qu'il est possible d'affaiblir les Etats-Unis, en difficulté au Vietnam, en multipliant les fronts de résistance, les « focos », comme lors de la guerilla victorieuse à Cuba, mais cette fois-ci à l'échelle internationale. Une



telle stratégie, qui ne tient compte ni des conditions politiques réelles dans chaque pays ni du rapport de forces avec les Etats-Unis et ses alliés, conduira inévitablement à une série de catastrophes.

La stratégie de Guevara n'a pas changée depuis la Sierra Maestra - elle est même de plus en plus dogmatique – et c'est de nouveau par la guérilla que ces fronts doivent être ouverts. « *Je crois en la lutte armée comme unique solution pour les peuples qui veulent se libérer* » note-t-il dans ses ultimes carnets.

Il choisit la Bolivie car elle est selon lui dans une position géographique favorable pour devenir une base arrière afin de former une armée de guérilleros capable de prendre le pouvoir dans les pays limitrophes, comme le Pérou ou l'Argentine. En partant à la tête de moins d'une vingtaine de combattants, il a déjà des visées à l'échelle du continent entier ! Mais très rapidement, cette guérilla apparaîtra comme un échec, cette fois-ci fatale pour Guevara..

Quelles sont les principales raisons de cet échec ? Ce qui

est frappant dans cette aventure c'est l'isolement de cette guérilla. Contrairement à celle victorieuse à Cuba, Guevara et ses camarades ne s'appuient sur aucun mouvement dans les villes, ce qui hypothèque tout ravitaillement et à terme toute survie.

Castro s'était en effet appuyé sur son Mouvement du 26 juillet dont le réseau était important à Cuba et aux Etats-Unis chez les exilés cubains. Guevara, lui, ne dispose pas d'un tel soutien. C'est pourquoi il tente d'obtenir celui du Parti communiste bolivien de Mario Monje. Mais cette entreprise est vouée à l'échec, la majorité du parti étant opposée à cette politique de lutte armée. Cependant Monje fait croire à Guevara qu'il parviendra à renverser la tendance à coup de chantage - ce qu'il ne fera pas. De son côté, Guevara se joue de lui en ne lui révélant pas la réalité de ses objectifs : il lui promet de ne pas se livrer à la lutte armée sur le territoire bolivien, ce qu'il avait pourtant décidé de faire. Cette manière de négocier de dirigeant à dirigeant, sans aucune sincérité sur les objectifs, et non pas sur la base d'orientation politique mais de coup bas et

de mensonges, est totalement contraire à l'idée de socialisme. Même si la négociation aurait aboutie, la rupture aurait été consommée dès que les objectifs réels seraient apparus au grand jour.

L'isolement de Guevara et de ses hommes est également patent vis-à-vis de la population locale. Alors qu'à Cuba la guérilla avait bénéficié d'un soutien certain parmi les masses paysannes, en Bolivie le révolutionnaire a choisi une région, très peu peuplée, où les rares paysans vont surtout servir d'indicateurs à l'armée et à la C.I.A.

.

Guevara n'a pas pris en compte la différence entre la situation des paysans cubains sous Batista et celle des boliviens en 1967. La guérilla castriste rencontrait des paysans qui voyaient dans son combat un moyen de mettre fin à la confiscation de leur terre par les multinationales de l'agro-alimentaire. Les paysans boliviens ont bénéficié d'une réforme agraire en 1954 et la dépendance vis-à-vis des Etats-Unis est beaucoup moins visible que sous le gouvernement fantoche renversé par Castro.

Un exemple de cette méprise survient dès le début du « foco » bolivien. Que peut bien inspirer en effet à un paysan bolivien l'arrivée dans la maison voisine d'un groupe d'hommes armés, qui agissent toujours en cachette ? Ce voisin du quartier général où sont installés les guérilleros les prend pour des trafiquants de drogue et fait intervenir la police. Les guérilleros doivent fuir en laissant sur place du matériel important.

Ce premier obstacle d'une longue liste montre bien la difficulté pour la guérilla de rallier la population à sa cause. Dans ses carnets tout au long de sa bataille bolivienne, Guevara se plaint du manque de contact et de soutien des masses, sans se rendre compte que c'est son mode d'action qui est en cause et non la frilosité de la population.

Au mois de juin 1967, alors que les syndicats ouvriers se déclarent en état d'urgence, que quelques jours plus tard les districts miniers sont déclarés « territoire libre » par les travailleurs et qu'à partir du 23 juin une répression brutale

s'abat sur les grévistes, Guevara constate: « *Le manque d'engagement de la part des paysans continue à se faire sentir. C'est un cercle vicieux : pour amener les paysans à s'engager, il faut que nous puissions exercer notre action de façon permanente sur un terrain habité et pour cela, nous avons besoin de plus d'hommes* ».

Guevara a donc commis une erreur fondamentale en pensant que les travailleurs boliviens s'identifieraient dans sa lutte armée et qu'il parviendrait à les attirer progressivement au sein de sa guérilla, en commençant par les paysans. D'une part, il a choisi une région montagneuse et dépeuplée (pour se protéger de l'armée régulière) ce qui hypothéquait le ralliement des paysans et, d'autre part, les ouvriers qui menaient des luttes dures au même moment, dans les régions des mines notamment, n'ont jamais perçu cette guérilla - quand ils connaissaient son existence et ses objectifs - autrement que ce qu'elle était : un élément non significatif qui ne déterminerait en rien l'issue de leurs actions en cours contre le patronat.

A ce double isolement, qui fait que les guérilleros furent beaucoup plus faibles en Bolivie que dans la Sierra Maestra à Cuba, s'ajoute un renforcement de la détermination de leurs adversaires. Les années 1965-67 voient en effet une intensification de l'intervention impérialiste dans le sillage de l'engagement de plus en plus massif des USA au Vietnam. Ainsi, la C.I.A. se montre beaucoup plus coopérative avec le gouvernement bolivien dans sa lutte contre la guérilla qu'avec Batista contre Castro. Le rapport de force devient évidemment trop déséquilibré au détriment de ces quelques guérilleros. Guevara sera ainsi rapidement repéré par des agents spéciaux nord-américains et livré aux autorités boliviennes qui l'exécuteront aussitôt.

## Conclusion

**La légende de Che Guevara** donne aujourd'hui de l'espoir à une bonne partie de la jeunesse révoltée alors qu'une telle fin – dramatique et pathétique à la fois – pourrait contribuer à inspirer du pessimisme. Cette image positive et populaire est évidemment un atout pour les révolutionnaires. Nous défendons donc la mémoire du Che

contre la récupération commerciale et le dénigrement par la presse bourgeoise. .

Mais s'inspirer de Guevara pour bâtir la théorie du « socialisme du XXIème siècle », comme l'envisage une partie des camarades de la LCR pour le nouveau parti anticapitaliste qu'elle entreprend de construire, paraît également dangereux. S'il est vrai qu'il a mené courageusement ses combats pour ce qu'il pensait être bien pour le peuple en fonction de ce qu'il avait compris du marxisme, il a pêché sur un élément essentiel : même s'ils sont moins opprimés que les paysans, même s'ils ne sont pas dans une phase combative, les ouvriers des centres économiques sont les seuls, du fait de leur place dans la production, à pouvoir renverser le capitalisme et commencer la difficile tâche de construction d'une société sans classes. Tout substitut, aussi séduisant soit-il pour des révolutionnaires pressés d'en découdre, mène soit à l'échec dans la prise du pouvoir comme en Bolivie, soit à un régime qui n'a rien à voir avec le socialisme, comme à Cuba. C'est cette leçon qu'il faut retenir pour que « le socialisme du XXIème siècle »

évite les écueils que l'on a connus sous des formes tragiques au XXème siècle.

## **Romain Szencinski et Claude Meunier**

### **Notes**

(1) Kalfon, Pierre, *Che Ernesto Guevara, Une légende du siècle*, Seuil, 2007.

(2) Ibidem

(3) Ernesto Guevara Lynch, *Aqui va un soldado de America*

(4) Ibidem

(5) Kalfon, Pierre, *Che Ernesto Guevara, Une légende du siècle*, Seuil, 2007

(6) Ernesto Guevara Lynch, *Aqui va un soldado de America*

(7) Tony Cliff, *La révolution permanente déviée*, (texte de 1963, traduit en français dans *Socialisme International* N° 11 novembre 2004)

(8) E. Che Guevara, *Cuba : exceptional case ?*, Monthly Review, New York, juillet-août 1961



(9) Kalfon, Pierre, *Che Ernesto Guevara, Une légende du siècle*, Seuil, 2007

(10) Kalfon, Pierre, *ibidem*

(11) Kalfon, Pierre, *ibidem*, page 389

(12) Kalfon, Pierre, *ibidem*, page 406

(13) En fait cette lettre sera rendue publique par Castro avant la mort du Che mais plusieurs mois plus tard.

Cette brochure doit aussi beaucoup à l'ouvrage de Mike Gonzalez, *Che Guevara and the Cuban Revolution*, Bookmarks, London and Sydney, 2004.



## Socialisme international

Socialisme international est un réseau de militants révolutionnaires en France créé en 1984. Elle édite la revue du même nom.

Elle se distingue par sa conception de l'ex-URSS, de Cuba et des pays de l'Est, considérés non comme communistes mais comme une nouvelle forme de capitalisme, un capitalisme d'État.

La théorie fondatrice est celle de Tony Cliff, trotskyste juif palestinien établi en Grande-Bretagne dans les années 1940. Dans les années 1950-1980, son organisation, les International Socialists, qui devient plus tard le Socialist Workers Party a pu devenir l'organisation principale de l'extrême gauche dans ce pays.

À partir des années 1970, des organisations sœurs ont été fondées dans une trentaine de pays.

À part la théorie du capitalisme d'État, la tendance est caractérisée par son explication du grand boom économique des trente glorieuses (la théorie de l'économie permanente des armements), et l'explication de la nature particulière des révolutions anticoloniales dans le Tiers Monde (théorie de la Révolution Permanente déviée).

### **Socialisme International en France**

En France, l'organisation est fondée en 1984 par une poignée de militants. Elle augmente lentement ses effectifs, qui seront au nombre de 150 en 1996. Elle publie un mensuel, Socialisme International. Elle est une des rares organisations de la gauche marxiste à mettre l'accent sur la lutte contre les idées et les manifestations du Front National dès le milieu des an-

nées 1980.

En 1997, une scission - dont les bases politiques paraissent peu claires - donne lieu après plusieurs péripéties à l'organisation Socialisme par en bas (SPEB), qui est soutenue par la direction du Socialist Workers Party en Grande-Bretagne. Socialisme International continue, publiant d'abord un mensuel, Gauche !, puis un trimestriel, Socialisme International.

En 2002, Socialisme International intègre la Ligue Communiste Révolutionnaire en tant que courant de cette organisation. Ses membres s'impliquent dans la construction des Collectifs unitaires antilibéraux issus des Collectifs pour le 'Non' au Traite constitutionnel européen lors du référendum de 2005. Ils ont également été actifs dans la campagne contre l'interdiction du "foulard islamique" à l'école. Actuellement (2008) ils travaillent à la construction du Nouveau parti anti-capitaliste proposé par la LCR.



Socialisme International est une revue éditée par un petit groupe de militant(e)s anticapitalists.

Vous pouvez consulter en ligne l'essentiel des numéros de la revue, ainsi que de nombreuses brochures

**[www.revue-socialisme.org](http://www.revue-socialisme.org)**

N° 1 novembre 2001

N° 2 février 2002

**Dossier : Palestine**

**Supplément "Comment battre Le Pen"**

N° 3 mai 2002

N° 4 juillet 2002

N° 5 octobre 2002

**Dossier : Quel parti nous faut-il ?**

N° 6 février 2003

**Dossier : Economie**

N° 7 juin 2003

**Dossier : la Socialdémocratie**

N° 8 septembre 2003

**Dossier : la Libération des femmes**

N° 9 janvier 2004

**Dossier : Islam et politique**

N° 10 juin 2004

**Dossier : En défense de Lénine**

N° 11 novembre 2004

**Dossier : Combattre l'impérialisme**

N° 12 mars 2005

**Dossier : Ecole et capitalisme**

N° 13 août 2005

**Dossier : Altermondialisme et anticapitalisme**

N° 14 janvier 2006

**Dossier : Que faire de l'Etat?**

N° 15/16 juillet 2006

**Dossier : Homosexualité et révolution**

N° 17/18 mars 2007

**Dossier : Banlieues et lutte de classes**

N° 19/20 janvier 2008

**Dossier : Quel modèle pour les anticapitalistes ?**

Pour tout contact [john.mullen@wanadoo.fr](mailto:john.mullen@wanadoo.fr)

**Blogs/autres sites**

**Consultez les blogs des camarades de Socialisme International**

**Le poireau rouge** <http://le-poireau-rouge.blogspot.com/>

**John mullen à Agen** <http://johnmullenagen.blogspot.com/>

Et les sites amis

**Les marxistes unitaires** <http://marquepage.over-blog.fr/> -

**Breaking free** <http://tintinrevolution.free.fr/>

